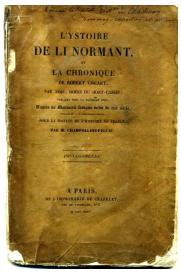
CHRONIQUE NORMANO-SICILIENNE N° 24
NOTES ET SUPPLÉMENTS N° 1

A plusieurs reprises j'ai évoqué quelques **problèmes** et en particulier celui des ***trahisons*** des chroniqueurs. Je vais essayer d'étayer cette notion de trahison à travers quelques exemples cités dans les chroniques ou les affirmations de certains historiens :

Celui des traductions : « traduire = trahir » ;
Celui des copistes ;
Celui des chroniques elles-mêmes selon les intentions, les « a priori » et les aversions de leurs auteurs ;
Celui des erreurs humaines … naturelles .
Celui des dates, des noms, de l'orthographe de ces noms…

Etudiants tirés du Codex manesse Schülmeister von Esslingen



1.- Traduire = trahir :
Pour illustrer cette partie je vais me servir des deux livres qui datent, l'un de **1835 : L'YSTOIRE DE LI NORMANT La chronique de Robert Viscart par Aimé, Moine du mont-Cassin publiée la première fois d'après un manuscrit inédit du XIII^e^ siècle appartenant à la bibliothèque du royale POUR LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE FRANCE par M. CHAMPOLLION-FIGEAC *PROLEGOMENES*** A PARIS DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET , rue de Vaugirard N°9

et
celui daté de **1892 : YSTOIRE de LI NORMANT** Par AIME, Evêque et moine du MONT-CASSIN Publiée avec une Introduction et des Notes Par l'Abbé O. DELARC ROUEN A. L'ESTRINGANT Librairie de l'Histoire de Normandie 11, rue Jeanne d'Arc.

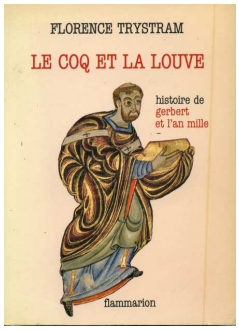
L'étude préludant les nouvelles traductions de 1892 démontre que celle de Champollion-Figeac est erronée et remontant plus avant il en présente les raisons page 38 : *« le canevas développé ensuite par G. Malaterra, car un passage de cet anonyme, dans la partie qu'il emprunte à Malaterra, prouve qu'il a connu les rois normands de Sicile, lesquels n'ont commencé à porter la couronne royale qu'à partir du 25 décembre 1130 ; il a donc vécu en plein XII^e^ siècle alors que Malaterra est un écrivain du XI^e^ siècle… »*
Page 39 : *« Champollion-Figeac, donnant à quelques expressions du traducteur d'Aimé une valeur et une importance exagérées, est tombé dans une singulière méprise au sujet de l'**Anonymi historia Sicula** ; il voit dans cet opuscule, non pas un abrégé de G. Malaterra, mais un ouvrage original et veut démontrer qu'Aimé du Mont-Cassin en est l'auteur, aussi a-t-il inséré la traduction de cet opuscule à la suite de son édition de l'Ystoire de li Normant et, dans ses prolégomènes, il consacre plusieurs pages à la démonstration de cette thèse, tout à fait insoutenable… »*

2.- Copier = trahir :
Les copistes étaient de merveilleux calligraphes mais, contrairement aux chroniqueurs, ils ne devaient pas être en mesure de lire les documents qui leurs étaient confiés. Ces documents pouvaient être sulfureux ou contraires à l'éthique religieuse ou chrétienne du moment car, pour la plupart, il s'agissait de philosophes, de poètes ou d'historiens grecs, romains ou arabes réputés de « païens ». De toute façon très peu de moines, excepté quelques supérieurs d'abbaye ou de couvent, possédaient une grande culture intellectuelle. Nous verrons dans le sujet N°3 que l'instruction n'était réellement réservée qu'à une petite élite. De toute façon à part le latin, éventuellement déchiffré, comment auraient-ils pu apprendre et traduire toutes ces langues ? Des rois ou des empereurs eux-mêmes, à fortiori des ducs et des comtes… ne savaient pas lire (Hugues Capet, Otton 1^er^ …) alors que leurs fils le pouvaient :

Robert le Pieux fut instruit par Gerbert D'Aurillac ; Otton III en partie à Reims par Gerbert, en partie à Magdebourg à l'école de Ottic, avec lequel Gerbert aura beaucoup d'ennuis…compétition de deux hautes cultures entre deux êtres hautement « éclairés » !

3.- Relater en improvisant = trahir :

Ici je vais me servir de **Guillaume de Malmesbury** généralement crédible dans ses chroniques puisque souvent reprises de prédécesseurs avérés. Mais lorsqu'il relate la vie de Gerbert d'Aurillac qui deviendra le pape Sylvestre II, il montrera une hostilité difficilement compréhensible. Déjà de son vivant, compte tenu de son importance en qualité de conseiller de quatre empereurs successifs du Saint Empire Romain Germanique, d'écolâtre de Reims, d'archevêque de Ravenne, de conseiller d'Hugues Capet et de sa renommée d'être incontestablement le plus grand savant européen de son siècle, notre moine sera jalousé par les clercs moins pourvus intellectuellement. Son principal problème résidait dans des origines trop modestes pour pouvoir espérer accéder à tous les échelons de la Connaissance qu'il gravira néanmoins. Voici quelques récits de Malmesbury rédigés au XII[e] siècle soit près de deux siècles après sa mort ! :



« Gerbert a grandi dans le couvent de Fleury-sur-Loire. Dès qu'il connut le Bivium de Pythagore, ennuyé de la vie monastique ou entraîné par la passion de la gloire, il quitta le couvent pendant la nuit et il s'enfuit en Espagne pour étudier chez les Sarrasins l'astrologie et les autres sciences de cette nature… »

La réalité maintenant admise : pour les trente premières années de sa vie il faut se baser sur le moine Richer qui l'a côtoyé et retenir, au sujet de ses origines, la plus vraisemblable : il entra au modeste monastère de saint-Géraud près d'Aurillac vers ses dix ans et y restera jusqu'à ce que, devenu oblat, son abbé, conscient de ses capacités intellectuelles exceptionnelles, demanda au comte Borrel en charge des marches de la Catalogne, donc en contact direct avec les Sarrasins d'Espagne, s'il pouvait se charger de ce moine néophyte, moralement et intellectuellement, pour lui donner la chance d'être instruit dans d'autres conditions. C'est ainsi que vers vingt ans il étudia des matières inédites ou simplement connues par des traductions directement avec de nouveaux maîtres bien plus savants que l'écolâtre de son petit monastère dépourvu entre autres de livres et de parchemins. Il se contentait d'instruire le *trivium* basique : grammaire, dialectique et rhétorique.

La Catalogne, bien que franque sur le papier était très éloignée du régime sévère des Mérovingiens. La vie y était agréable et permettait des découvertes incessantes. Le gouverneur-comte Borrel, intelligent et subtil, entretenait avec ses voisins, en principe ennemis, des relations paisibles et commerciales. Il prit Gerbert comme secrétaire…

« Gerbert a grandi dans le couvent de Fleury-sur-Loire » est donc une invention. Mais il aura « maille à partir » avec ce monastère de *« Saint-Benoît de Fleury-sur-Loire »* lors du décès de son abbé : deux candidats se présentèrent au vote, qui comme de coutume, devait relever uniquement des moines. Mais les seigneurs locaux décidèrent autrement et imposèrent un abbé. Adalbéron et Gerbert réagirent et finalement, après bien de problèmes, c'est Abbon, un de ces élèves qui fut élevé à la charge…mais Abbon et Gerbert n'étaient plus en phase, le premier jalousait l'autre !

Au sujet de son appétence démesurée du besoin d'accumuler les connaissances, surtout par les livres, Guillaume « brode » dans le négatif : *« Il habitait chez un philosophe…Le Sarrasin ne refusait pas de lui vendre sa science. Gerbert le fréquentait assidûment…Il en obtenait des livres qu'il copiait. Il y en avait un seul qu'il ne pouvait pas lui soutirer : il renfermait tout ce qu'on peut savoir. Gerbert désirait ardemment se le procurer, à n'importe quel prix, car le fruit défendu a toujours pour nous de l'attrait… »*

Malmesbury va même jusqu'à sous-entendre que le moine entretient des relations avec une femme et le diable : *« L'assiduité avait engendré la familiarité entre Gerbert et la fille du Sarrasin. D'accord avec celle qu'il aimait….Là par des enchantements, il appelle le diable ; il lui jure un hommage éternel … »*

Au sujet de son rôle de formateur, après avoir accumulé les connaissances : *« Gerbert, revenu dans les Gaules, sa patrie, ouvrit des écoles publiques et acquit la réputation du maître le plus savant… Il eut des disciples d'un esprit distingué, de race noble : Robert, fils d'Hugues Capet, Otton, fils de l'empereur d'Otton. Robert, plus tard roi de France, récompensera son maître par l'archevêché de Reims… »* Guillaume est lui-même moine, en qualité de chroniqueur il doit avoir lui-même accès aux bibliothèques. Gerbert n'ouvre pas des écoles publiques mais instruit ses élèves à Reims, en qualité d'écolâtre de l'évêché (une vingtaine d'étudiants au plus chaque année !).

Il dépend de l'archevêque Adalbéron et, en qualité de conseiller privé et secrétaire, c'est lui qui rédigera la nombreuse correspondance diplomatique nécessaire pour conserver l'équilibre entre les rois Francs et les empereurs germaniques. Il sera récompensé par ces derniers en obtenant la responsabilité de l'abbaye Saint-Colomban de Bobbio mais reviendra souvent à Reims.

« Otton, qui fut empereur d'Italie après la mort de son père, créa Gerbert archevêque de Ravenne et bientôt le fit pape à Rome.

Gerbert, soutenu par son patron qui était le diable, pressait la fortune pour réaliser tout ce que son imagination avait rêvé… » Encore une fois le récit dérape vers l'irrationnel et la légende se termine dans l'horrible : *« Gerbert fait appeler les cardinaux. Il pleure longtemps ses crimes. Puis, au milieu de la stupeur et du silence des assistants, il ordonne, furieux, hébété par la douleur, que son corps soit haché, que les lambeaux soient jetés hors du palais. Que celui, disait-il, qui a cherché les hommages de mes membres en ait le service ; car jamais mon âme ne s'est attachée à ce serment, ou plutôt à ce sacrilège. »*

D'où tenait-il de pareilles sources ? Il est évident que la légende l'emportait sur le rationnel, sur la vérité car toutes les narrations de la vie de Gerbert reconnaissent son immense savoir, sa vie consacrée à l'étude et à la médiation diplomatique pleine d'intelligence mais toujours sur le « fil du rasoir » ! Peut-être sont-ce les principales raisons pour lesquelles ses contemporains, selon Guillaume de Malmesbury, affirmèrent qu'il avait conclu un pacte avec le diable ? C'était vraiment trop pour un seul homme ! Peut-être ses relations de jeunesse avec les savants sarrasins, réputés diables pour la chrétienté, sont-elles également la cause de cette légende ?

N'a-t-on pas qualifié le duc Robert de Normandie de « Libéral », de « Magnifique » mais également de « **Diable** » ! D'ailleurs Malmesbury, dans la ***gesta regnum,*** qualifie d'exil le départ de Robert vers Jérusalem pour la raison d' « empoisonneur » !

Pour cette partie je me suis appuyé, entres autres, sur le livre « **LE COQ ET LA LOUVE»** de **Florence TRYSTRAM** Histoire de Gerbert et l'an mille Editions Flammarion 1982 ; sur celui de **J. Mathieu-Rosay « La véritable HISTOIRE DES PAPES »** édition Jacques Grancher 1991 et du Cahier des Annales de Normandie N°17 de 1985.

4.- Se tromper = trahir :

Il existe deux façons de se tromper :

1. par maladresse intellectuelle ou simple erreur ;
2. par maladresse physique en rédigeant sur ordinateur notamment dans les fameux « copier-coller » ou par faute de frappe.

1. La simple erreur intellectuelle peut provenir d'un raisonnement logique comme dans la chronique N°3 où je place Serlon comme l'aîné des fils de Murielle. **Effectivement il est rare que ce ne soit pas l'aîné qui venge un père** notamment par « vendetta » si telle est l'origine du meurtre. Certains historiens notent que la raison du meurtre fut une injure faite à son père. Geoffroy Malaterra signale simplement que c'est pour meurtre qu'il fut exilé ! (livre **Geoffroy Malaterra -** éditions Pontiéri page 23) mais n'en donne pas la raison.

2. En ce qui concerne les fautes de frappe elles peuvent échapper à plusieurs lectures mais les plus perverses sont les « copier-coller » qui elles aussi sont parfois difficiles à contrôler ! exemple dans la dernière chronique de la première partie : N° 23 page 2 au sujet de la tiare et de la triple couronne il faut lire la « **divine** » au lieu de l'humaine ! (Nous ne savons pas à quand remonte l'usage de la tiare par les papes sinon qu'elle est semblable à celle que portaient les rois de Perse ou d'Assyrie. A l'origine il n'y avait qu'une couronne : la divine. Boniface VIII y adjoint la seconde (1294-1303) et Urbain V la troisième (1362-1370).

5.- D'autres sources de trahisons possibles :

- les datations,

- les noms, les homonymies et leur orthographe !

→ Les **datations** sont particulièrement difficiles à cerner compte tenu des différences, selon les pays concernés, ou même leurs régions, du début de leur année civile. Certaines débutent à Noël, d'autres à l'équinoxe de printemps, d'autres à Pâques (dates mobiles car lunaires les autres étant solaires !). Les calendriers, qui en résultent, sont évidemment variables ! Heureusement pour les chroniques, il n'est pas question du calendrier républicain révolutionnaire !

Exemple une même anecdote se produisant à des dates différentes (à moins que ce soient trois histoires différentes, bien que très proches ? = celle du retour de Jérusalem des premiers pèlerins Normands)

Pour Didier du Mont-Cassin : *« Avan mille [.XVI. ans] puis que Christ, le nostre seignor, prist char en la Virgine Marie, apparurent en lo monde .XL. vaillant pelerin. Venoient del saint Sepulcre de Jerusalem, pour aorer Ihesu Crist. Et vindrent a Salerme, laquelle estoit assegé de Sarrasin et tant mené mal qu'il se vouloient rendre. Et, avant, Salerne estoit faite tributaire de li sarrasin. Més, se tarderent qu'il non paierent chascun an li tribut à lor terme, encontinent venoient li Sarrasin a tout molt de nefs… »* Livre 1-XVII. = **999**

Pour Orderic Vital : *« Le pape Benoît était assis sur le siège apostolique ; les Sarrasins passaient tous les ans sur leur flotte d'Afrique dans la Pouille et levaient impunément, dans toutes les villes du pays, toutes les contributions qu'ils voulaient, sur les lâches Lombards et les Grecs qui habitaient la Calabre. A cette époque, Osmond surnommé Drengot…tua…ce crime le força de fuir la présence du prince…et enfin à Bénévent avec ses fils et ses neuveux. Il fut le premier Normand à s'établir en Pouille…Ensuite un certain Drogon, chevalier Normand, se rendit en pèlerinage à Jérusalem, avec cent autres chevaliers. A son retour, le duc Waimalch le retint quelques jours à Salerne, par pure humanité… Alors vingt mille sarrasins descendirent sur les côtes d'Italie… »* Livre III-VIII. = **1017**

Pour l'historien **A. ALBERT-PETIT** : **Histoire de la Normandie** éd 1911 (Millénaire de la Normandie) : *« Les pèlerins passaient souvent par là car les ports de Naples, d'Amalfi, de Bari, étaient en relations suivies avec le Levant. Les Normands particulièrement prenaient ce chemin pour vénérer au passage….le Mont Gargano, dédié à saint Michel…*
Une quarantaine d'entre eux, revenant de Palestine, se trouvaient à Palerme (en fait il y a une faute de frappe ou une erreur car c'était obligatoirement Salerne dont il s'agit*) à un moment où la ville était attaquée par une flotte de 20.000 sarrasins. Cette ville, devenue une sorte de Capoue, où la vie était facile et les habitants efféminés, n'osait se défendre. Notre poignée de pèlerins, troquant le bourdon pour l'épée, ranimèrent le courage de la population, et mirent l'ennemi en fuite (1016)… »* Pages 60 et 61. = **1016**

Pour l'historien **Pierre AUBÉ** : **Les empires normands d'Orient** éd 2006 : *« Depuis des siècles, c'est dans le pèlerinage en Terre sainte que s'affirment les aspirations les plus hautes de l'Occident chrétien….C'est dans une Ville sainte encore marquée par la tourmente que s'en vinrent prier une quarantaine de chevaliers normands.*
*Après avoir satisfait aux rites du pèlerinage, ils s'étaient rembarqués pour l'Occident…la voie maritime restait la plus fréquentée. Elle permettait en effet une étape en Italie où les pèlerins pouvaient parfaire leur itinéraire spirituel…étape privilégiée pour ces Normands qui vouaient un culte fervent à saint Michel au péril de la mer, dans le sanctuaire de l'archange au Mont-Gargan….leur bateau relâcha dans le port de Salerne… la ville était assiégée par une flotte musulmane…On était au début de l'année 1016…ils se heurtèrent soudain à une résistance inhabituelle…Ils n'étaient que quarante ces chevaliers héroïques… »*Pages 31, 32, 33, 34. = **1016.**

Nous pourrions prendre de nombreux autres exemples relatant cette histoire dont certains relèvent plus de la légende éthérée que d'un récit réaliste.

→ Au sujet de nos Hauteville nous avons un différentiel, parfois de trois ou cinq années sur la logique des événements, les chroniqueurs étant très évasifs à ce sujet car ils n'emploient pas une datation mais un exemple : sous le règne de (pape, roi, duc, comte, abbé de leur monastère ou d'un autre), après ou sous tel événement remarquable il s'est produit…

→ Les **noms**. Les prénoms Henri, Louis, Robert, Guillaume peuvent se trouver imbriqués dans la même histoire et à la même époque et n'être pas du même pays, de la même famille, descendants directs ou indirects (absence de numérotation)…

→ L'**orthographe** : Dreu, Drolon, Dreux… Onfroi, Onfroy, Onfray, Onfrai, Onfrai ; Sorlon, Serlon ; Oton, Otton, Othon… Idem pour les Geoffroi, les Henry…lorsqu'il s'agit d'un même personnage mais plus problématique lorsqu'il s'agit d'homonymie avec d'autres… étrangers ou germains de naissance !

FIN de la PREMIERE PARTIE :
760…1060 !
Des Vikings à Melfi

Daniel JOUEN le 8 juillet 2015